

Auprès de nos arbres, on vivrait plus heureux

Publié le 06/03/2016 . Par Fabien Jans



L'agroforesterie associe des rangées d'arbres avec des cultures ou des pâturages dont elles favorisent notamment la productivité. Exemple ici à L'Isle-Jourdain, dans le Gers. © archives Michel Amat

Président de l'Association française pour l'agroforesterie, le Gersois Alain Canet milite pour l'exploitation de nouvelles techniques agronomiques qui ravivent une terre exténuée. Une réponse à la crise.

Le 53e Salon de l'agriculture, qui ferme ses portes aujourd'hui aura été celui de la crise. Passées sous les écrans radars, les diversifications, spécialisations sur des marchés de niche et l'innovation se trouvaient pourtant aux quatre coins du Parc des expositions de la Porte de Versailles. Comme autant de réponses aux pessimistes qui voient en la dépression qui frappe le secteur la funeste et inéluctable destinée d'un modèle français qui a vécu.

Parmi les adversaires de cette théorie, le Gersois Alain Canet, directeur de l'association Arbre et Paysage 32, est allé vanter les résultats obtenus, à l'issue des expérimentations menées dans le pays, par l'Association française pour l'agroforesterie (Afaf), qu'il préside. Et signifier aux décideurs qu'il compte rapidement passer la vitesse supérieure.

« Sud Ouest Dimanche ». Quelle est la nature des travaux menés par l'Afaf ?

Alain Canet. Nous sommes en train d'écrire un plan de développement national de l'agroforesterie. Il s'agit de ramener les arbres dans les champs dans tous types de production agricole, à toutes les échelles, sur tous types de sol. Que ce soit en viticulture, en grande culture, en élevage ou en maraîchage, on se rend compte que si on le met au bon endroit et dans les bonnes conditions, l'arbre sera un atout plus qu'une contrainte. Il va produire du bois, des fruits, il va protéger le sol, les cultures. C'est un sujet de société, car cela touche autant à la qualité des produits, et donc de notre alimentation, qu'aux soucis de rentabilité, de défense de la biodiversité et du climat.

Quel en est le mécanisme ?

C'est assez simple. La présence d'arbres dans les champs ou l'utilisation des couverts végétaux permettent de stocker du carbone, de l'azote et l'eau nécessaires au bon développement des plantes. Cela diminue l'intervention de l'homme, notamment en réduisant, voire supprimant, l'utilisation d'intrants. L'arbre devient outil de production et favorise la productivité.

En quel sens l'agroforesterie peut-elle aider l'agriculture française à sortir de la crise ?

On parle souvent de crise économique liée aux cours des prix. Mais il s'agit surtout d'une crise économique liée aux sols qui n'ont plus la fertilité d'il y a trente ans. Aujourd'hui, pour obtenir une rentabilité moyenne, il faut mettre beaucoup plus de force de traction, de chimie. Les 5 à 6 % d'agriculteurs qui ont franchi le cap de l'agroforesterie en France produisent la même quantité de poulets ou de blé avec des coûts de production trois fois moindres. Bien sûr qu'il faut que les cours remontent, mais tant qu'on ne résoudra pas cette crise du sol, on continuera à mettre des millions dans une machine à perdre. Le sol, c'est le capital de l'agriculture. Actuellement, il s'effondre.

Comment vos propositions sont-elles accueillies par les chantres d'une agriculture intensive ?

Ils sont les premiers à venir nous voir. Ils voient bien qu'on ne parle pas d'intensification mais d'optimisation. Comment cela ne pourrait-il pas susciter leur intérêt ? Ils constatent eux aussi que l'eau ne rentre pas dans la terre qui, à force d'être travaillée, a perdu sa porosité.

La transition peut-elle se faire rapidement ?

Il faut entrer en douceur, en commençant par 10-15 % de la surface des exploitations, afin de s'adapter aux spécificités de chacune, de se familiariser tranquillement. Nous ne sommes ni des doux rêveurs ni des militants forcenés. Nous nous plaçons dans une logique écosystémique agronomique : on peut être gros, petit, bio, conventionnel, en poulet ou en grande culture... peu importe, il faut y aller ensemble. Parce que, aujourd'hui, presque 95 % des sols perdent de la matière organique.